

traiteront sans vous et se retireront au port de salut, parce qu'ils vous ont connu mauvais pilote, qui n'avez su gouverner le navire dont vous aviez pris la charge et l'avez échoué bien loin du port. Qu'ont servi tant de voyages, d'allées et venues, sous prétexte de parler d'accord et d'acheminer les choses à quelque tranquillité? Vous êtes un pipeur et abuseur qui trompez vos amis et vos ennemis, et vous n'avez plus que d'artifices et de ruses pour nous tenir toujours sous vos pattes, à votre merci. Vous n'avez jamais voulu faire traiter des affaires publiques par personnes publiques; mais à catimini par petites gens façonnés de votre main et dépendant de vous, à qui vous disiez le mot à l'oreille, tout résolu de ne rien faire de ce qui serait accordé. Par ce moyen, vous avez perdu la créance et bienveillance du peuple, qui était le principal appui de votre autorité...

Vous avez eu crainte d'offenser les étrangers qui vous assistent, lesquels toutefois vous en savent peu de gré; car si vous saviez le langage qu'ils tiennent de vous, et en quels termes ils écrivent de vos façons de faire, je ne pense pas qu'eussiez le cœur si serf et abject pour les caresser et rechercher comme vous faites... Vous restez où vous êtes pour faire vos affaires particulières: les publiques n'étant pour vous qu'un masque et un moyen. Cela étant, comment espérez-vous, faible comme vous êtes, faire croire que vous nous voulez et pouvez sauver? Cela ne se peut, sinon par une négociation publique et authentique qui justifie et autorise une droite intention envers votre roi; car quand ne le voudriez reconnaître pour tel, encore ne sauriez-vous nier qu'il ne soit prince du sang de France, en plus grand et plus élevé rang que vous... Je crois, pour mon regard, que quand vous prendrez ce chemin, sans fard et dissimulation, il ne peut être que très sûr et utile au général de la France et à vous en votre particulier, très honorable, et à votre grande décharge et contentement d'esprit...

Croyez bien que ce moyen est seul, unique, et qu'il ne vous en reste aucun autre pour arrêter la chute éminente de tout l'édifice. Je vous parle franchement de cette façon sans que je m'épouvante des rodomontades et des tristes grimaces de vos Sacremores, qui ne sont que coquins qui savent le peu de compte que je fais d'eux; je suis fidèle ami de ma patrie comme bon bourgeois et citoyen de Paris, et, en ce que je puis, serviteur de vous et de votre maison, et votre ami par-dessus, car je ne vous donne ici que de bons conseils. Suivez-les donc, et tout le monde s'en trouvera bien. J'ai dit (1).

Voilà, mes seigneurs, njoula Passerat, pourquoi nous n'aurons pas les états-généraux. On craindrait trop que justice et vérité eussent voix au chapitre. Ceux qui veulent continuer à faire leurs affaires n'ont constitution telle, qu'ils puissent affronter un pareil choc; et ainsi que le dit un proverbe espagnol: "Ce n'est quand on habite une maison de verre qu'il faut déposer des pierres en tas, à sa porte."

M. J. BRISET.

(1) Le satyre Ménippée.

Rome et Naples. (1.)

On a pu voir, en lisant la description de la révolte de Naples au temps du vice-roi espagnol, avec quel soin l'auteur en a recueilli tous les détails et a rendu véritablement au domaine de l'histoire ce qui était passé à nos

(1) Un volume. Chez M. de Perrodil et Ce. éditeurs, place du Palais-Royal, 211.

yeux à l'état de roman. Il semble aussi que cette belle terre d'Italie sur laquelle l'auteur a écrit son livre lui a communiqué ce coloris brillant et cette peinture animée qui en font le charme. Comment, en effet, ne pas être frappé d'admiration et pour ainsi dire ne pas devenir tout autre en habitant cette terre si féconde en beautés? Qu'il est beau ce ciel, pur et limpide, que d'éclat le soleil répand sur la terre, et combien au milieu de toutes ces splendeurs de la nature il est doux d'apercevoir près de soi des ruines qui vous parlent de l'antiquité!

.....Il bel paese

Ch'Apennin parte, e l' mar circonda e l'Alpe.

Ce beau pays, dit Pétrarque, que l'Apennin partage et que la mer et les Alpes environnent, élève l'imagination et enfante les grands hommes par son aspect et par ses monuments. Alfieri dit que ce fut en se promenant dans l'église de Santa Croce, qu'il sentit pour la première fois l'amour de la gloire, et c'est là qu'il fut enseveli.

C'est surtout à Rome qu'on trouve la grande, l'immortelle Italie.

Oui, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux.
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire.
La foi sur tes débris a fondé son empire!
La nature immuable en sa fécondité,
Ta laissé deux présens : ton soleil, ta beauté!
Et noble dans ton deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie!
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant.
A ce bruit impuissant, la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux le regrette et l'adore (1).

"Rome, dit M. de Chateaubriand, sommeille au milieu des ruines. Non-seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie, au moyen-âge, a disparu. Toutefois, la trace de ces deux Italies est encore marquée à Rome; si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et tous ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et tous ses débris; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls et ses empereurs, l'autre amène du Vatican la longue suite de ses pontifes. Le Tibre sépare ses deux gloires; assise dans la même poussière, Rome païenne s'enfoncée de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne semble redescendre peu à peu dans les catacombes d'où elle est sortie." C'est ici qu'il faut vivre, c'est à Rome qu'il faut habiter, disait Cicéron, il y a deux mille ans; c'est à cette lumière qu'il faut vivre.

Naples, c'est presque la Grèce. On a dit que le souffle de la Grèce vient expirer à Naples, qu'Athènes a poussé ses frontières jusqu'à Pastum.

Nous avons vu M. de Sigalas à Naples, de là il est allé visiter Herculaneum et Pompeï, ces deux villes ensevelies sous la cendre, et qui dorment du sommeil de l'éternité. Oh! comme les pensées doivent vous assiéger en foule sur ces villes mortes, restées si longtemps cachées; et que l'on ne connaît pas encore tout entières. Que l'homme qui est assis sur une ville, vaste tombeau de tant de milliers d'hommes, doit être frappé du néant des choses humaines. O vous, esprits superbes, appelés par La Bruyère *esprits forts*, venez sur ces deux villes, et en présence de ces terribles souvenirs dites-moi si vous êtes quelque chose, et que sont vos systèmes qui placent tout dans l'homme!

Voici comment M. de Sigalas nous parle d'Herculaneum et de Pompeï:

"J'éprouve, dit-il, en mettant le pied dans cette ville muette et vide, un sentiment indéfinissable de douleur, d'étonnement et de curi-

(1) Lamartine pèlerinage de Child-Harold.

osité. Je me sens pénétré, dans cette cité ensevelie, de ce sentiment profond et vague de respect religieux qui se saisit de vous lorsque vous entrez dans un cimetière... Une très faible partie de la ville s'est hasardée au grand air, le reste n'a pu se dégager de dessous son manteau de lave, et dort encore dans la tombe. Deux raisons s'opposent à l'exhumation complète d'Herculaneum. D'abord, la lave qui a coulé dans cette ville, comme la fonte dans un moule, est aussi dure que le granit; ensuite ne faudrait-il pas renverser Résina et Portici, ces deux sœurs insouciantes et paresseuses, qui voyant un jour cette place nette et libre, se sont tranquillement assises au soleil sans songer à leur aînée ensevelie sous leurs pieds. Ces deux villes sont bâties sur les toits d'Herculaneum.... Plus loin, c'est Torre del Greco et la Nunziata, villages que l'éruption de 1794 a renversés et brûlés, et qui se sont relevés et posés à la même place. Le Napolitain aime tant la *montagna*..... A gauche, sur un mamelon hardi et pittoresque, s'élève un couvent de camaldules.

"D'un côté la mer qui bourdonne et se perd dans l'infini, et de l'autre le Vésuve aux flancs noirs avec son panache de fumée qui se replie sous le vent.—Mais voici des tombeaux brisés, des colonnes couchées dans la poussière, de longues rues désertes, des maisons vides et ouvertes. Où sont allés les maîtres?... Tout parle de l'homme, et lui seul ne paraît pas... C'est donc toi, Pompeï! comme Lazare, tu sors de ton long sommeil et tu secoues la poussière du sépulchre. Mais ton peuple, ton bruit, ton mouvement, ta vie?... Rien; la voix se perd dans le silence... Quelle désolation, quelle misère, quelle tristesse! Le bruit de vos pas qui réveille un écho dans ces maisons désertes, a quelque chose de sinistre et d'effrayant comme les pas du fossoyeur. Malgré soi l'on est saisi d'une crainte inexplicable, et l'on se prend à marcher avec hésitation et à regarder en arrière comme un enfant peureux dans l'ombre de la nuit. Et si vous vous arrêtez, c'est pour écouter si aucun bruit qui décele la vie ne s'élève du fond de ce silence de mort; et il vous semble que votre présence est comme une profanation, comme une violation de cette étrange solitude. En vérité, pourquoi sommes-nous ici, royaumes venus du pays des barbares? Pourquoi ne pas laisser dormir en paix cette veuve à qui l'on déchire chaque jour un lambeau de son linceul?—Laissez-la donc pleurer dans l'ombre et le silence; laissez-la encher ses douleurs et ses meurtrissures. Dix-huit siècles ont passé silencieux, muets et sombres pour elle; et voilà qu'elle sort de sa longue nuit et qu'elle retrouve encore le soleil.

—C'est bien le même soleil; mais non les mêmes hommes!

On le voit, le livre de M. de Sigalas respire partout un sentiment philosophique et moral, comme je le disais en commençant; il est encore rempli de descriptions, de critiques sur les artistes et les grands hommes.

Parmi les grands hommes dont parle M. de Sigalas, nous avons surtout remarqué la manière toute nouvelle dont il envisage Virgile, Homère et Dante, et les rapports qui lient ces trois grands poètes. Ces réflexions, l'auteur les a écrites sur le tombeau de Virgile.

"L'auteur des *Géorgiques* doit bien reposer là, au-dessus de ce magnifique paysage, au milieu de cette nature éclatante qu'il a chantée avec tant d'amour.—De cette tombe, sur laquelle Pétrarque est venu religieusement planter un laurier, s'exhale je ne sais quel suave et céleste parfum de poésie. Quelque chose qui n'est pas de la tristesse, un senti-